

Le charbonnier

Feuille d'avis du district de la Vallée de Joux. – Le Sentier. 1934 : no 40 (4 octobre), 2^e f. p. 7 :

Le charbonnier était entré dans l'histoire. L'histoire, selon les uns, étant un perpétuel recommencement, le charbonnier aussi réapparaît. La guerre déjà l'avait tiré de sa léthargie. Aujourd'hui il bénéficie du contingentement. Rien de plus national que le bois de nos forêts. Usons du charbon national.

Le charbonnier a exercé en son temps et pendant un très longtemps un véritable empire sur nos contrées. Cent meules jamais éteintes embrumaient jadis notre ciel de leur âcre fumée. Cortège ininterrompu de mulets et chevaux descendant les sacs de toutes nos hautes combes, de tous nos hauts plateaux par tous les chemins à charbon. Par centaines on constate aujourd'hui encore les places à fourneau jusque dans les sites les plus reculés. Des générations et des générations y ont édifié, de père en fils, la meule familière, la meule familiale assurant leur subsistance. Car ce fut toujours une industrie de famille, une espèce de travail à domicile pour ceux qui ont élu domicile dans la forêt.

Travail rude et délicat, ne convenant pas au mercenaire, au salarié qui n'engage que le tiers de son temps, le tiers de son effort et le tiers de sa bonne volonté. Ici le métier veut tout de l'homme et tout son temps.

Dévouement absolu, fidélité totale à la tâche. Pas de place pour aucune de ces revendications qui aujourd'hui intervertissent et faussent la morale du travail en mettant au premier plan les intérêts secondaires particuliers au détriment de la masse utile que constitue l'entreprise.

L'amour du métier, c'est cela : s'y consacrer tout entier. C'est d'y trouver toute sa satisfaction et, pour finir, son gain. Quand la satisfaction y est, le gain paraît plus aisément suffisant et l'on découvre alors que la satisfaction ne dépend pas du gain uniquement. A ce moment on réalise un grand progrès intérieur... Ainsi avec les meules qui se rallument, renaît un contact avec une mentalité qui n'était plus.

Avec les meules qui se rallument, il se fait un redressement des valeurs. Les menus bois des forêts reviennent en honneur. La carbonisation les utilise de préférence. Le meilleur charbon est celui de la branche, de la tige de faible diamètre qu'on trouve dans la meule carbonisée dans sa forme primitive. On ne fait pas usage de gros bois fendus. Les menus débris au contraire peuvent être utilisés, à la seule condition que le bois soit sain.

Mais il en résulte qu'une meule renferme des milliers de tiges et de branches devant toujours être appropriées à la serpe avant d'être utilisées, car tout ce matériel innombrable doit être superposé, imbriqué, jointoyé de façon à laisser un minimum de vides, d'interstices. La meule doit former un bloc compact, condition première d'une carbonisation régulière et complète. Réunir sur places ces innombrables composants de la meule exige un rude effort, où c'est l'épaule

surtout qui est mise à contribution. Bâtir ensuite la meule est un art qui ne s'apprend pas du jour au lendemain. C'est un travail de spécialiste : lui seul sait l'exécuter rapidement et sûrement en donnant à l'édifice la consistance intérieure nécessaire, la forme extérieure voulue. Enfin vient le revêtement en terre sèche, formant une calotte étanche sur l'ensemble. Pour la réaliser, quelle manutention adroite et consciencieuse ! – De cette couverture dépendra entièrement la marche, le succès de la carbonisation. Et cette terre aussi ne tombe pas du ciel, il faut la prospector, l'extraire et l'apporter, souvent d'assez loin, par sacs pleins.

La meule est prête. Du revers de sa manche, le charbonnier essuie la sueur de son front. Il a bâti un abri des plus primitifs, sous un arbre tout proche ; couche étroite avec un matelas de dais, un seau d'eau, la marmite à polenta, un falot.

Le feu est communiqué à la meule par la cheminée aménagée au centre, au pied de laquelle une croix a été placée (*crux spes hominum*). Et le feu s'étend. Pendant huit à dix jours s'opérera la transformation lente du bois en charbon, conduit continuellement par l'opérateur qui ne quitte son chantier ni le jour ni de nuit. Toutes les deux heures au moins, le four doit être contrôlé, le tirage révisé ou modifié, accéléré ou modéré. Par moment le four doit être nourri, pour éviter qu'il ne s'affaisse. Dans une ouverture adroitement pratiquée, au milieu des volutes d'une fumée âcre, le charbonnier verse à l'intérieur des sacs et des sacs de courts bouts de bois qui soutiendront l'édifice. Manquer à cette précaution, c'est risquer un effondrement qui compromettrait toute la meule. Négliger de régler le tirage, c'est risquer l'incendie irrémédiable ou bien l'extinction. La carbonisation doit se faire progressivement et complètement, au fur et à mesure que le charbonnier dirige son feu. Tout à coup le tirage est funeste. Mais c'est toute une science que de deviner la marche cachée de cette carbonisation et de la diriger sûrement. Un changement de la température extérieure, du vent qui se lève, un orage qui éclate, tous ces facteurs imprévisibles exercent leur action sur le feu de la meule. Pas un instant, le charbonnier ne peut se dessaisir de sa surveillance. De jour et de nuit, il fait sa ronde et accomplit ses gestes professionnels comme des gestes d'incantation au clair des étoiles tremblotantes.

Dire qu'on nous accordait trois mois pour former, pour reformer un charbonnier ! – Quelle caricature serait sortie de là ! – Métier familial, ai-je dit et d'amour de la nature. Réconciliation complète, excluant le mal du pays de nos cités sur civilisées, éblouissantes et bruyantes. Le charbonnier, pendant la saison, fait un avec la forêt, avec la montagne, avec le silence de la nuit, un avec son métier. Il n'en partage la responsabilité avec personne. Lui seul est sûr de l'issue de cette aventure qu'est chaque nouvelle meule. Qui pourrait le relayer, qui le voudrait ? – Non, charbonnier est maître chez lui. Il ne peut se confier qu'à sa bonne étoile et il la suit du lever au coucher. Sa meilleure chance, c'est son œil, son bras, son flair. Les gestes nécessaires de son métier, il les a vus faire à son père, cent fois, mille fois et il en a hérité. Parce qu'il avait confiance, il les a imités, sans critique ni doute. Il les a dans le sang, dans les muscles et dans le

cerveau. Il ne les discute ni ne les réforme, ni les modernise. Métier familial, métier sûr, métier bon. Comme la nature au sein de laquelle il exerce, cette nature maternelle, pure et belle, éternelle aussi.

A.P. ¹

¹ Selon nous ce texte est à attribuer à Albert Pillichody, inspecteur forestier de la commune du Chenit à l'époque, et non pas à Auguste Pignet qui connaissait moins la forêt que son contemporain. Monsieur Jean-Luc Aubert, qui s'était lui aussi donné la peine de retranscrire ce texte d'après la FAVJ, avait dit à propos de ces quelques pages : « Nous faisons figurer ce texte sous toute réserve (dans un ouvrage consacré aux écrits divers du professeur Auguste Pignet). En effet, bien que manifestement signé « A.P. » ce document grandiloquent et moralisateur, de plus comportant de nombreuses erreurs d'orthographe dans l'original, nous semble d'une parenté très lointaine avec le reste de l'œuvre du professeur Auguste Pignet ».

Il n'en reste pas moins que ce texte « grandiloquent » possède un pouvoir évocateur impressionnant. Simplement qu'il se pourrait que l'auteur voit plus la beauté du métier que son côté impitoyable, quand il vous faut surveiller une meule pendant des jours et des jours, des nuits et des nuits, sans que vous ne puissiez vous permettre de dormir tout à fait, toujours à l'affût d'un incident quelconque pouvant arriver à votre charbon dans le processus de sa carbonisation.